

## Saturnia Pyri

Il n'avait pas compris pourquoi ils lui avaient pris sa maman. Ils étaient arrivés chez elle avec leurs grands manteaux noirs et leurs masques aux longs becs. Elle était dans sa cuisine, elle préparait sa soupe spéciale, celle qui fait aller mieux. Il ne l'avait jamais goûtée, mais la soupe sentait comme les plantes que sa maman mettait dans des pots, et dont il apprenait les noms. Parfois, il les confondait. Ça la faisait rire. Mais ce jour-là, sa maman ne riait pas. Elle avait eu peur, elle avait pleuré. Quand les longs becs avaient vu la soupe, ils avaient crié et ils avaient tout cassé dans la maison. Ils avaient tapé sur sa maman avec leurs bâtons, et l'avaient emportée avec eux. Lui s'était caché. Elle lui avait dit : « Si les hommes viennent, tu te caches. Il ne faut pas qu'ils te voient. » Alors il s'était vite caché et ils ne l'avaient pas vu.

Il avait attendu longtemps dans sa cachette. Il espérait qu'elle viendrait le chercher, mais il attendait depuis trop longtemps déjà. Alors c'est lui qui partit à sa recherche.

Il n'aimait pas aller au village, ça lui faisait peur : il y avait beaucoup de gens allongés dans les rues. Ils avaient mal. Sa maman disait que c'était à cause des gros boutons qu'ils avaient sur le corps. Certains dormaient. Au matin, ceux qui dormaient encore était mis sur des chariots par les hommes-oiseaux. Ils peignaient des croix blanches sur la porte de leur maison. Parfois, sa maman allait au village pour donner sa soupe aux maisons avec les croix.

Il cherchait sa maman dans les rues, en serrant fort sa capuche rabattue sur sa tête. Sa maman disait que si les hommes-oiseaux voyaient ses cheveux, alors ils sauraient que c'étaient les mêmes que les siens et il ne fallait pas qu'ils s'en aperçoivent. Lui il les aimait bien, les cheveux de sa maman : ils étaient tout rouges, comme le feu dans la cheminée. Le soir, le ciel avait la même couleur, et ça les faisait briller. Il serra sa cape encore plus fort : c'était le soir, et il ne fallait pas que ses cheveux brillent, c'était dangereux.

Il y avait une drôle d'odeur sur la place du village. On avait fait un grand feu, mais il n'avait pas l'odeur du feu : le feu, d'habitude, ça sent bon. Des gens discutaient autour ; ils avaient l'air contents. Ils disaient que la maladie allait partir, « maintenant que la pute du diable avait brûlé ». C'était peut-être ça qui ne sentait pas bon : ils avaient dû mettre une plante bizarre dans le feu. Il savait que parfois, les plantes avaient de drôles de noms, comme « queue-de-souris » ou « gratte-cul ».

Sur la place, il y avait une grande maison avec une petite tour, et une croix sur la porte. C'était une croix en bois, toute droite avec un monsieur dessiné dessus. Ce n'était pas une

croix d'homme-oiseau, c'était une croix faite exprès. Peut-être que sa maman y distribuait sa soupe ?

Dans la maison, il y avait juste un vieux monsieur.

« Je crois que ma maman est ici. Vous savez où elle est ? Demanda-t-il.

Il y a beaucoup de gens ici tu sais, mon enfant, répondit le vieil homme. J'ai allumé une bougie pour chacun d'eux, là-bas »

Il avait l'air triste. L'enfant s'avança vers les bougies.

« Ma maman, c'est une des bougies ? »

Le vieux monsieur fit oui de la tête. L'enfant regarda les bougies. Il y en avait beaucoup, et elles avaient toutes un parfum bizarre.

Au milieu des bougies, il en vit une. Elle était plus grande que les autres, et sa flamme brillait fort, comme les cheveux de sa maman le soir. Elle sentait bon.

« Là ! Je l'ai trouvée ! Je peux la prendre, monsieur ? Je veux la ramener à la maison. »

Le vieil homme fit oui de la tête. Il avait les yeux mouillés.

L'enfant prit la bougie. Il était embêté pour marcher, il ne pouvait plus tenir sa capuche très fort, sinon il risquait de faire tomber la bougie. Il ne fallait pas qu'elle s'éteigne.

Quand il rentra à la maison, il faisait tout noir dehors. Il se mit sur la pointe des pieds et tourna vite la clef, pour ne pas laisser rentrer l'obscurité. Sa maman lui avait appris à bien connaître la forêt autour de la maison, pour ne pas en avoir peur, mais le noir c'était différent. Ce n'était pas comme les plantes ou les animaux, le noir ça n'avait pas de nom qu'on pouvait apprendre.

Il se coucha sur sa paille, et posa la bougie devant lui. Il voyait que sa maman avait changé, mais il savait que c'était elle, le monsieur le lui avait dit. Le visage au-dessus de la flamme, il respira son parfum. C'était chaud, et un peu âcre, mais ça lui plaisait. Il regarda la flamme, et soudain il la reconnut. C'était elle, c'était bien elle ! Il la voyait, danser sous ses yeux dans la lumière ! Ces cheveux qu'il aimait tant, les cheveux de sa maman bougeaient dans les flammes. Ils brillaient, comme ils brillaient dans la lueur rosée du soir. Sa lumière le prenait dans ses bras, sa chaleur l'embrassait et éloignait ce noir tout autour de lui. Tout à coup, la lumière avait un nouveau nom : c'était le sien, c'était celui de sa maman !

Allongé sur sa paille, les yeux fixés sur la flamme il regardait sa maman. Il la voyait, dansant sur la mèche, elle était contente, comme quand ils allaient tous les deux dans la forêt pour cueillir des plantes. Il resta là, à la regarder danser sans se fatiguer. Attirés par la lueur, et l'amour de sa maman, des papillons de nuit commencèrent à virevolter autour d'elle.

C'étaient de gros papillons, avec des yeux sur leurs ailes. Il avait peur, peur qu'ils la dérangent dans sa danse, peur qu'ils lui cachent sa lumière, peur qu'ils lui prennent sa maman.

Mais ils ne la dérangeaient pas. Elle continuait de danser sur la mèche, ses cheveux chassant le noir, lui donnant son nom et son parfum. Elle invita les papillons dans la danse, ils voletaient, tournoyaient avec elle. Elle les aimait, et lui commençait à les aimer aussi. Ils étaient drôles, à applaudir avec leurs yeux à chaque battement d'ailes. Il en fit ses frères : comme lui, ils se sentaient rassurés par la danse de leur mère sur son piédestal de cire.

Il prit quelques brins de paille de son lit, et les tendit à sa maman pour qu'elle puisse se reposer. Elle les repoussa en riant, et de nouvelles femmes se mirent à danser sur la paille entre ses doigts. Elles avaient les mêmes cheveux qu'elle, les mêmes cheveux que lui, qui illuminaient la pièce. Sa mère venait de lui donner des sœurs, qui l'embrassaient de leur chaleur. Ses frères ailés les accueillirent en applaudissant des yeux. Il resta toute la nuit sans dormir, à regarder sa mère, ses frères et ses sœurs danser pour lui tenir chaud, l'amuser, le rassurer.

Au petit matin, il entendit qu'on frappait à la porte. C'étaient des hommes qui criaient. Il se tourna vers sa maman, et lui demanda s'il devait se cacher. Elle ne lui répondit pas, et continua à danser. Il voyait qu'elle était fatiguée : déjà, sa flamme était moins haute. Son piédestal de cire avait fondu pour lui préparer un petit lit sur le sol de bois, où elle allait bientôt se coucher. Les hommes criaient plus fort, et cognaient la porte. Ils voulaient la casser. L'enfant voulut se cacher, mais il ne pouvait pas laisser sa mère, ses frères et ses sœurs !

La porte céda et les hommes entrèrent. Ils avaient leurs longs manteaux noirs et leurs masques à bec d'oiseau. Le vieux monsieur qui lui avait rendu sa mère était avec eux. Il le reconnut, et sa peur se mua en une colère noire quand il aperçut, brillant sur la tête de l'enfant, les cheveux de sa mère. Les hommes en noir s'approchaient, ils n'avaient pas de visage, pas de noms qu'on pouvait apprendre. L'enfant appela sa mère au secours mais ses sœurs l'entendirent en premier.

Il leur avait laissé sa paillasse pour la nuit, maintenant elles dansaient à ses pieds. Aux cris de leur frère, elles enragèrent, leur danse courut sur le sol, embrasant tout ce qu'elles y trouvaient. Touchant terre, sa mère vint à son secours, et suivit ses filles qui dansaient sur les murs de la maison. Le feu se propageait, et il se propageait vite. Les hommes-oiseaux crièrent alors que sa mère et ses sœurs grimpaient sur leur manteau, dissipant ce noir qui lui faisait si peur. Leurs ailes claquaient, leur lumière irradiait toute la maison pour protéger l'enfant. Sa famille fit tomber une poutre du toit, et barra la route aux hommes-oiseaux. Ils essayaient

encore d'attraper l'enfant, criant de rage et de peur. Mais tout autour de lui sa mère et ses sœurs formaient un cocon de lumière et de danse que les hommes en noir ne pouvaient pas traverser.

Au milieu de ce cocon, l'enfant sentit ses frères virevolter autour de lui. Ils lui sculptaient des ailes de flammes et de fumée, des ailes comme les leurs, avec de grands yeux curieux. Il avait envie de les rejoindre dans leur danse. Il voulait prendre son envol et virevolter dans les flammes, sentir la chaleur des bras de sa mère. Le vent le poussait vers la forêt, chargé de l'odeur de ces plantes dont il connaissait les noms. Il voulait toutes les connaître, les toucher, connaître leur parfum et leur éclat. L'enfant sentit ses ailes se déployer, il quitta son cocon et s'envola dans la forêt, suivit par la danse joyeuse de ses frères et sœurs.